



Fernand Léger

Léger a peint cette toile, la plus vaste et la plus achevée de ses peintures de la guerre - bien moins nombreuses que ses dessins - alors qu'il se trouve en convalescence près de Paris. Si le sujet n'a rien de tragique, ni même de guerrier à proprement parler, Léger développe là, pour la première fois sur un format si vaste, l'idée de l'homme-machine qu'il avance dans ses dessins. Les soldats, dénués de physionomies et de regard, se décomposent en cônes, tiges, pyramides, cylindres.

Ils ne se distinguent que par les insignes de leurs grades et leurs décorations. L'espace où ils jouent est celui, étroit, fermé, d'une géométrie rythmée par des verticales à l'arrière-plan et des lignes brisées au centre. Des couleurs, ne restent qu'un peu d'ocre et le rouge, alors que dominent les gris bleutés des capotes, des casques et du métal.



C. R. W. Nevinson

Parce que Nevinson eut l'audace de peindre deux cadavres de Tommies devant les barbelés, la toile fut interdite d'exposition en 1918. Nevinson refusa de la décrocher et la dissimula derrière un papier brun, sur lequel il écrivit "Censuré". Ce geste lui valut une remontrance du War Office : il était interdit de montrer la réalité et interdit encore de dénoncer la censure. Pourtant, Nevinson n'a peint que ce que chaque combattant a vu des dizaines de fois, des camarades tombés sous

D'un réalisme appuyé à la Courbet, détaché de toute géométrie, plus photographique qu'aucun autre tableau de Nevinson, *Les chemins de la gloire* sont une oeuvre sur laquelle le commentaire esthétique

a peu de prise, dans la mesure où l'effet produit est essentiellement moral et politique. En 1957, le cinéaste américain Stanley Kubrick a repris le titre, *Paths of glory*, pour un film qui dénonce violemment l'absurdité de la Grande Guerre et introduit le thème des mutineries et de leur répression, absent de la toile de Nevinson. Aussi son film est-il demeuré longtemps invisible en France...



Marcel Gromaire

Le dessein de Gromaire (1892-1971) est semblable, fondé sur une expérience d'ancien combattant. A des moyens plastiques plus proches du cubisme - quoique Gromaire n'en retienne que des principes très généraux - il symbolise la lutte par des hommes-robots engoncés dans des manteaux-cuirasses, la tête casquée au point de ressembler pour certains à des guerriers du Moyen Age. Ce dernier point n'est pas fortuit : la Grande Guerre n'est que la dernière en date d'une longue suite de destructions et, si elle agit par d'autres moyens, elle démontre aussi combien tenace est, dans l'homme, le goût de la violence et de la destruction.

John Singer Sargent

Durant son séjour en France à l'été 1918, Sargent parcourt la Picardie et l'Artois. A Arras, il peint la cathédrale en ruine et les maisons effondrées, telle celle-ci. Un obus a crevé le mur, révélant une ancienne voiture attelée. Le plancher l'a en partie écrasée et des planches pendent dans le vide. Avec l'habileté et la promptitude d'exécution dont il jouit, Sargent se saisit du spectacle, qu'il traite à l'aquarelle, sans rien faire pour aggraver le pathétique. Les soldats écossais qui se reposent à proximité sont parfaitement indifférents à ces ruines,





Pablo Picasso

En 1914, Apollinaire s'engage, manière de démontrer combien il est Français, malgré son nom polonais et ses origines cosmopolites - et donc suspectes aux yeux d'une opinion publique violemment nationaliste. Son ami Picasso témoigne de son ardeur, non sans ironie. Le dessin pastiche les images d'Epinal à la gloire de Napoléon. Il n'y manque aucun symbole, canon, carte, sabre, ni le rehaut en bleu, blanc, rouge. Mais le tracé refuse la virtuosité, les disproportions troublent le regard et il devient impossible de tenir l'oeuvre pour un hommage, fut-il amical. Picasso, que sa nationalité espagnole tient à l'écart de la mobilisation, ne cède pas à l'exaltation ultra-patriotique à laquelle Apollinaire se montre sensible.